

# Ce moment où l'image atteint au silence

Dans « La Folie du regard », Laurent Jenny convoque peintures, dessins et photographies pour se tenir au plus près de l'acte de voir

AMAURY DA CUNHA

**R**egarder est un acte complexe et instable, dont l'enjeu consiste à vouloir dévoiler le visible. Face à un détail qui attire l'attention – un nuage qui traverse le ciel, un passant qui surgit dans une rue déserte –, la vision cherche à le retenir, à le cadrer. Ce regard repose sur une mise en présence avant d'être l'objet d'une recherche de sens. On ignore le plus souvent ce qui a motivé notre désir de voir.

Cette expérience fugitive de la vision, Laurent Jenny ne cesse de la questionner.

Dans deux beaux récits qui constituent son « autobiographie fragmentaire » (*La Vie esthétique* et *Le Lieu et le Moment*, Verdier, 2013 et 2015), l'écrivain et professeur honoraire à l'université de Genève cherche, entre réflexions esthétiques et expériences personnelles, à donner une forme à son regard. Qu'il soit médusé par un paysage défilant à la fenêtre d'un train ou fasciné par le détail d'un tableau, Jenny se demande ce qui se passe au fond de son œil lorsque celui-ci est piqué au vif.

*La Folie du regard* poursuit ce questionnement en élargissant son cadre historique. Le regard, explique d'emblée Laurent Jenny, n'est « ni commun, ni paisible, ni même défini ». Contrairement à ce que raconte l'adage, les images ne seraient pas si sages. C'est donc naturellement

vers celles qui nous perturbent le plus et nous sidèrent par leur étrangeté que l'écrivain est allé promener son regard en quête d'énigmes.

Dans cet essai passionnant, accompagné de reproductions d'œuvres, il n'opère pas de distinctions selon la nature des images qu'il analyse. La matière foisonnante qu'il convoque comprend autant de peintures que de dessins ou de photographies, l'objet de ce texte ne reposant pas sur la spécificité des médiums, mais sur le lien entre les images et le réel.

Le livre s'ouvre par une question essentielle, qui pourtant ne va pas de soi : « Comment voir ? » Comment voir, par exemple, ces chevaux et ces bisons qui ornent la grotte de Lascaux ? Si nous ignorons aujourd'hui le contexte cultu-

rel de ces dessins « issus du Temps du rêve, époque mythique où les hommes n'étaient peut-être pas distincts des espèces animales », ils ne cessent cependant de nous fasciner. Ne pouvant accéder à leurs significations primitives, nous les contemplons au sein de notre liberté, dans la profondeur intemporelle de notre regard.

Pour l'écrivain, une image finit toujours par résister à toutes les tentatives d'intelligibilité. Ce qui l'intéresse dans l'histoire de l'art, c'est ce moment où les images commencent à se vider progressivement de leurs signes et de leurs symboles pour cheminer vers le silence. « *La condition subie du monde moderne* », analyse-t-il. Comme dans les natures mortes de Jean Siméon Chardin (1699-1779), ouvertes à l'intériorité, ou

les peintures d'Edouard Manet (1832-1883), qui tendent à faire disparaître la question du sujet.

Cette expérience du tremblement de l'image culmine dans les belles pages que Laurent Jenny consacre à Alberto Giacometti (1901-1966) faisant poser le philosophe japonais Isaku Yanaihara (1918-1989) pendant plus de deux cents séances sans jamais parvenir à le représenter. A bout de force, l'artiste entra alors dans « *la folie du regard* ». Seule condition, selon Jenny, pour percer « *l'apparente banalité* » du visible et offrir une image en partage. ■

**LA FOLIE DU REGARD,**  
**de Laurent Jenny,**  
*L'Atelier contemporain,*  
208 p., 25 €.